

Préface

Habituellement, les auteurs, depuis le XVII^e siècle au moins (*Lettres de la religieuse portugaise, Lettres persanes...*), se servent de lettres qu'ils prétendent avoir découvertes afin de faire passer un message subversif, de dénoncer des abus sans risquer la geôle. Faire mine d'exhumer une correspondance inventée de toutes pièces est effectivement un biais offrant beaucoup de liberté et garantissant l'indépendance de celui qui s'abrite derrière sa découverte. Ici, point n'est besoin d'artifice. En effet, grâce à la « complicité » de son père, l'auteur a mis la main sur d'authentiques lettres, des lettres écrites par une petite cousine, Madeleine.

Sylvie Macquet-Billot, dont le métier fut, pendant plus de vingt ans, de faire goûter la littérature à des adolescents de seize à dix-huit ans, et qui le faisait avec beaucoup d'enthousiasme et d'efficacité, comme j'ai pu le constater en ma qualité d'Inspecteur d'Académie, Inspecteur Pédagogique Régional de Lettres, Sylvie Macquet-Billot, dis-je, a toujours aimé l'écriture. Et c'est la découverte d'une correspondance laissée par Madeleine coïncidant avec la mort de sa propre mère qu'elle chérissait et admirait passionnément qui a constitué le déclic et l'a incitée à écrire et publier ce roman au titre qui pourrait tromper : « Je n'aurai jamais eu vingt ans. »

Dévoiler à des milliers de lecteurs potentiels une correspondance qui, initialement et dans l'esprit même de son auteur, n'était destinée qu'au cercle très restreint de la famille, passerait généralement pour de l'impudeur, voire de la trahison. Pour beaucoup, l'entreprise aurait pu être lourde d'inconvénients et se solder par un cuisant échec. Mais ce ne fut pas le cas pour Sylvie Macquet-Billot qui a eu raison de vaincre de légitimes scrupules et de se résoudre à le faire. En effet, l'accompagnement à la correspondance de Madeleine initialement prénommée Constance – et aux rares lettres de quelques autres – qu'elle assure tout au long de l'œuvre apporte un éclairage intéressant sur cette jeune fille, sur cet être débordant de tendresse, et peut-être davantage encore sur la nature et la force des liens qui unissaient l'auteur à sa mère.

Une parenthèse de dix-huit mois dans une vie de quatre-vingts ans, c'est à la fois peu, quantitativement, et beaucoup pour la personne lorsque ces jours, ces semaines, ces mois sont chargés de souffrance, lorsque à la lutte contre la maladie s'ajoutent la difficulté de supporter l'exil loin des siens, l'incertitude, l'abandon d'un fiancé inconstant, les espoirs de guérison suivis de rechutes. En effet, le lecteur suit pas à pas l'existence, dans les années vingt et au début des années trente, de Madeleine, jeune employée d'un petit bureau de poste picard, puis, durant dix-huit mois, dans un sanatorium situé à l'autre extrémité de la France, enfin, pendant deux mois de convalescence, dans un havre de repos niché au creux de la Haute-Loire.

Ce sanatorium, perdu au fin fond du Lot, à quelque vingt kilomètres de Cahors, se situe d'ailleurs dans une localité au nom sinistre : Montfaucon. Comment, en effet, ne pas penser au gibet de Montfaucon où avaient lieu, durant tout le Moyen Âge, des exécutions de condamnés ? Dans ce lieu « pas très folichon, perdu dans la brousse », Madeleine souffre, même si elle semble souvent faire preuve d'insou-

ciance, une attitude manifeste qui lui permettra de surmonter les épreuves, de les rendre vaines et sans prise.

Est-il besoin, dans ces conditions, de préciser que la lecture du manuscrit a constitué pour moi un grand plaisir, non seulement grâce à la fraîcheur dont fait preuve Madeleine tout au long de ses lettres, mais aussi grâce à l'analyse faite par l'auteur, à ses réflexions et commentaires et surtout, peut-être, grâce à la présence de ces moments bénis où affleure la poésie ? Le lecteur reste d'ailleurs sur la description empreinte d'émotion du soleil se couchant sur la mer tandis que la lune est comme « en attente ». Dans un univers « qui manque » par trop « de chair », un tel ouvrage apporte une note d'optimisme et d'espoir. Même si ce n'est pas vraiment sa vocation, le livre contribue à valoriser ceux que d'aucuns désignent par une expression rien moins que péjorative : « les gens de peu », qui valent bien ceux qui se targuent d'appartenir à « la France d'en haut ».

Chemin faisant, l'auteur nous livre ses réflexions sur le XX^e siècle, ce siècle des deux guerres mondiales, sur le souvenir, le bonheur et aussi sur l'importance que revêt à ses yeux l'écriture, ses ressorts et ses dimensions, dramatique, philosophique et poétique.

Même si cet ouvrage vient après des milliers d'autres, il a sa place dans la série des œuvres susceptibles d'apporter une note d'espoir à tous ceux qui, un jour, ont dû combattre un mal semblable à l'hydre aux têtes sans cesse renaissantes. En effet, les dernières lettres de Madeleine sont un véritable « hymne à la vie », un « hymne à la joie ». Joie de la guérison, joie de la rencontre, au sanatorium, de Many, le futur époux, joie de savoir son choix approuvé par les siens, joie de la vie à venir et à partager. C'est à une véritable résurrection que le lecteur assiste.

Mais Madeleine, cette héroïne qui, après vingt mois d'exil, de maladie et de souffrance, se transforme en Maleine pour changer de peau, pour changer de vie, pour renaître à « la vraie vie », est-elle finalement le personnage-clé de l'œuvre, ce qui pourrait sembler évident au premier abord ? N'est-elle pas avant tout, pour l'auteur, le substitut de la mère trop tôt partie pour l'autre monde et avec qui un lien peut être conservé au-delà de la mort ?

Bref, mille et une raisons peuvent inciter le lecteur à se plonger dans ce premier roman – Sylvie Macquet-Billot a déjà publié un recueil de poèmes et plusieurs nouvelles – qui, sans l'aide du hasard, eût pu ne pas voir le jour : découvrir vingt mois de l'existence d'une modeste employée confrontée à la tuberculose, et ce par le truchement d'une correspondance débordant de sentiments, et singulièrement de tendresse, rencontrer un auteur qui porte un regard admiratif sur cette femme « si contente de vivre » (Paul Éluard) qu'il ne connaît que par sa correspondance mais qui le renvoie à l'image de sa mère, réfléchir aux rapports complexes entretenus par les êtres humains par-delà la mort...

Jean-Marie HAILLANT,
Agrégé des Lettres,
Inspecteur d'Académie

Angers, le 13 mars 2004